



HAL
open science

Les sciences humaines et sociales (SHS) vs le naturalisme : essai sur la valorisation des SHS

Leszek Brogowski

► To cite this version:

Leszek Brogowski. Les sciences humaines et sociales (SHS) vs le naturalisme : essai sur la valorisation des SHS. 4e rencontres AUREF ” (l’Alliance des universités de recherche et de formation), Apr 2019, Bordeaux, France. hal-02137295

HAL Id: hal-02137295

<https://univ-rennes2.hal.science/hal-02137295v1>

Submitted on 22 May 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Leszek Brogowski

Les sciences humaines et sociales (SHS) vs le naturalisme : essai sur la valorisation des SHS

Afin d'éviter des prises de position arbitraires ou, pire encore, idéologiques, les questions de la valorisation et de la diffusion, relatives à la place et au rôle des SHS dans les sociétés d'aujourd'hui, sont abordées ici à travers le prisme des principes épistémologiques qui en fondent les connaissances. C'est avec de telles précautions que des propositions concrètes seront présentées à la fin de cet exposé, accompagnées d'une tentative de synthèse méthodologique¹.

1. C'est la culture et la société qui sont la nature de l'homme, et non la nature².

L'homme est un animal politique, un animal qui fabrique des outils (*homo faber*), un animal qui joue (*homo ludens*), etc. Il est une espèce animale que le langage, et la culture dont il permet la transmission, distingue des autres espèces. On évitera ici sa dénomination scientifique *Homo sapiens* ; non pas tant parce que ce serait une espèce qui ne mériterait plus son nom³, mais pour souligner la nécessité de prendre en compte les objectivations telles que la vie sociale, le langage, les technologies, etc., pour le définir. La suite justifiera ce choix.

2. Les phénomènes qui sont au cœur de l'actualité, comme le changement climatique, la réduction fatale de la biodiversité ou la pollution de l'environnement par les pesticides et les particules fines qui pénètrent au plus profond de nos organismes, etc., sont étudiés en priorité par la géographie physique, la chimie organique, la biologie et la zoologie ou la médecine, pour que soit établie leur réalité et leur nocivité. En retour, on réclame certes l'interdiction de certains produits ou la limitation d'émission de certaines substances ; mais on n'entend guère l'exigence du profond changement de paradigme social qui est précisément à l'origine de ces phénomènes susceptibles de provoquer à très court terme des tragédies économiques et sociales irrémissibles. Les discours sur la décroissance, par exemple, se répandent, mais ils demeureront stériles tant qu'une profonde réflexion sur le paradigme productiviste ne sera pas menée.

Or, ces crises sont tout d'abord des faits sociaux et civilisationnels, c'est-à-dire qu'ils s'enracinent dans la façon dont **les hommes habitent la nature, comme ses « maîtres et possesseurs⁴ »**, selon la célèbre formule cartésienne. Non seulement les sociétés participent de la nature de l'homme, mais encore elles conduisent aujourd'hui à la destruction de la nature elle-même. On débat pour savoir si le changement climatique est l'effet de l'activité humaine, on se résigne – enfin ! – à admettre que la pollution de l'air est l'effet de la production industrielle, et pourtant on s'interdit encore de débattre pour

¹ Conférence prononcée le 12 avril 2019 aux « 4^e rencontres AUREF » (l'Alliance des universités de recherche et de formation) à l'université Bordeaux-Montaigne sous le titre « La recherche en SHS et sa place dans la société : diffusion et valorisation en question ».

² L'appareil critique sera délibérément limité dans ce manifeste, mais d'aucuns reconnaîtront ici les traces de mes travaux sur Wilhelm Dilthey ; voir notamment *Dilthey. Conscience et histoire*, Paris, P.U.F., coll. « Philosophies », 1997.

³ Cf. Julian Cribb, « New name needed for unwise *Homo* ? », *Nature*, vol. 476, 18 août 2011, p. 282.

⁴ René Descartes, *Discours de la méthode* (1637), VI, dans *Œuvres philosophiques*, éd. F. Alquié, Paris, Classiques Garnier, t. I, 1963, p. 634.

savoir si d'autres organisations politiques que la nôtre sont possibles et souhaitables, et en vertu de quels objectifs, par exemple les meilleures performances économiques ou, au contraire, la biodiversité, la santé (dont le bien-être des individus), etc.

La grande question pour l'avenir de la planète, et pour les sociétés qui s'y sont développées, est donc : agir uniquement sur les conséquences ou agir également sur les causes ? **Est-il possible de faire face à ces dangers en améliorant simplement les technologies** (ce serait – en schématisant un peu – une réponse par l'approche des sciences de l'ingénieur, de la matière ou, plus généralement, de la nature) **ou faut-il en plus aborder ces crises comme des faits sociaux et civilisationnels**, c'est-à-dire par une approche des SHS ? Sans doute faudrait-il donner à ces dernières beaucoup plus de place dans la recherche des solutions qu'elles n'en ont aujourd'hui, à l'inverse de tous les programmes scolaires, et à l'inverse des répartitions des budgets destinés à la recherche, en France comme en Europe.

3. Mais les mêmes interrogations peuvent être abordées dans l'autre sens, c'est-à-dire en partant des recherches sur la nature. Les travaux sur le génome humain en ont fait rêver certains, rarement scientifiques eux-mêmes, plutôt écrivains, journalistes et politiques : la vie humaine n'aurait plus de secrets pour la science, lit-on dans la presse. On déchiffrerait prochainement non seulement le mécanisme biologique, mais aussi le caractère des humains ; on pourrait le corriger, voire le programmer. C'est le retour à peine déguisé de l'obscurantisme médiéval et des vieux fantasmes de l'eugénisme et de ses avant-courriers (physiognomonie, métoposcopie, phrénologie...) qui cherchent aujourd'hui les gènes de l'homosexualité, de l'éthique ou de l'intelligence (mesurée avec le QI⁵). La presse raffole de ces découvertes : les scientifiques **auraient identifié le gène de l'éthique ou de l'agressivité ; c'est désormais « scientifiquement démontré »**, lit-on trop souvent au sujet de ces bêtises immondes, auxquelles la société n'est pas préparée, car elle manque cruellement de culture scientifique propre aux SHS. Quelles merveilleuses perspectives thérapeutiques et prophylactiques s'ouvriraient alors... Mais il ne faut pas oublier les désastres de la lobotomie ou les stérilisations forcées, voire l'élimination des malades mentaux en Autriche ou dans les pays scandinaves jusqu'à la fin des années 1960 au nom de l'amélioration de la race et de l'espèce ! Si cette histoire était vraiment connue, elle servirait aussi à éviter les erreurs du passé, mais elle ne l'est pas, ce que démontre cette fascination faustienne récurrente. À l'issue de la Seconde Guerre mondiale, personne n'a été jugé pour avoir pratiqué l'eugénisme, car son influence a été – et demeure – importante. Le terme de « transhumanisme » fut inventé en 1957 par Julian Huxley, eugéniste invétéré et premier directeur de l'UNESCO, pour remplacer l'« eugénisme » qu'il jugeait trop compromis par les crimes commis en son nom, notamment par les nazis.

La facilité avec laquelle on peut organiser des expérimentations permettant de désigner de tels gènes contraste avec **la lente et laborieuse construction de l'objectivité des connaissances dans les SHS**. L'objectivité est une qualité de la connaissance qui désigne l'adéquation de celle-ci à l'objet de la recherche ; dans beaucoup de situations auxquelles les SHS ont affaire, cette objectivité ne se teste pas dans les laboratoires, mais dans la réalité sociale elle-même ; les pratiques de la recherche-action reposent sur cette prémisse. Aussi est-il plus facile de prétendre qu'un gène explique un phénomène psychologique d'agressivité que d'analyser, de projeter et de créer des conditions de vie

⁵ Voir, par exemple, Gilles Harpoutian, *La Petite Histoire des grandes impostures scientifiques*, Paris, Éditions du Chêne, 2016, notamment le chapitre « Cyril Burt et l'intelligence héréditaire », p. 114-125.

décentes, et avec moins de compétition et de compétitivité qui, en limitant l'anxiété, la pression psychologique, les frustrations et les injustices, permettent de diminuer le taux de suicide et d'améliorer la maîtrise de l'agressivité chez les individus. **Évaluer l'impact de la recherche sur divers aspects de la vie sociale, c'est établir l'objectivité des connaissances** ; cette évaluation fait donc partie du processus de la recherche, ou du moins, dans certains cas, peut en faire partie, **alors que la tendance actuelle voudrait la considérer comme une expertise purement administrative et quantitative : évaluation de la recherche par des indicateurs quantitatifs.**

Le bagage génétique, quant à lui, n'est qu'une disposition-à, une potentialité, qui s'actualise ou non – ou partiellement – au cours de la vie. De ces vies individuelles, il faut donc surtout connaître l'histoire, c'est-à-dire les contextes sociaux et les conditions matérielles et culturelles du destin de ces dispositions-à pour, pouvoir prendre en compte les tendances psychiques des individus qui les ont vécues.

4. Seule l'histoire dit à l'homme ce qu'il est, aussi bien sur le plan individuel que collectif.

La radicalisation politique et religieuse, un des fléaux de notre époque, ne pourra jamais être comprise sans l'histoire, en particulier sans l'histoire des colonisations, et sans tenir compte des injustices aussi bien à l'échelle mondiale qu'à l'échelle nationale. Le seul contrôle par les États des techniques d'espionnage des réseaux sociaux et une réponse de type militaire ne suffisent certainement pas pour éradiquer le phénomène.

L'efficacité avec laquelle les individus sont capables de dissimuler au sein de l'espace public leur radicalisation nous contraint à nous interroger sur la définition de l'individu et à sérieusement questionner le modèle scientiste qui croit pouvoir accéder à son for intérieur – à ce qui est pensé ou vécu par l'individu – par l'étude du génome, des traits du visage ou de l'activité cérébrale⁶.

Il est d'ailleurs étonnant de constater que, dans ce vieux motif du déterminisme héréditaire – face bourgeoise des arbres généalogiques de l'aristocratie –, le mécanisme naturel soit considéré uniquement dans un sens – comment l'hérédité détermine la vie psychique –, et rarement dans le sens inverse, à savoir comment la vie psychique détermine aussi notre corps et notre santé, voire : comment les modes de vie peuvent produire un impact durable sur le bagage génétique. On sait parfaitement que, beaucoup plus que l'hérédité, c'est l'héritage qui détermine les destinées des individus, et **que seule la capacité d'intégration et d'insertion sociales, jamais entièrement objectivable, détermine la définition de la maladie**⁷. La société a donc le pouvoir de diminuer le nombre de malades en agissant par exemple sur l'estime de soi, sur les activités physiques et sportives, sur l'adaptation des postes de travail, sur les dispositifs d'insertion, etc., terrain d'étude des SHS.

5. Les sciences humaines et sociales sont donc antinaturalistes par définition. Ou plutôt, est naturaliste – qu'il soit chercheur en sciences humaines et sociales, philosophe,

⁶ « Pourquoi ne peux-tu être sûr qu'un individu ne simule pas ? — “Parce qu'on ne peut pas voir en lui.” — Mais si tu le pouvais, que verrais-tu là ? — “Ses pensées cachées.” — Mais s'il ne les exprime qu'en chinois, où dois-tu alors regarder ? — “Mais je ne puis être sûr qu'il les exprime conformément à la vérité.” — Mais où dois-tu regarder pour découvrir qu'il les exprime conformément à la vérité ? / Même ce qui se passe “intérieurement” n'a de sens que dans le flux de la vie » (1949, Ludwig Wittgenstein, *L'Intérieur et l'Extérieur. Derniers écrits sur la philosophie de la psychologie, II*, trad. G. Granel, Mauvezin, T.E.R., coll. « Bilingue », 2000, p. 46.

⁷ Cf. Georges Canguilhem, *Le Normal et le Pathologique*, Paris, P.U.F., 1966.

écrivain ou personnalité politique – celui qui considère que les lois de la nature s’appliquent également à la culture, ou qui admet que le modèle épistémologique des SHS, ainsi que les objets que celles-ci étudient, sont identiques à ceux des sciences de la matière, de la vie et de l’univers. On présuppose ainsi l’uniformité et la rationalité de la réalité culturelle, ce qui conduit directement au **darwinisme social** qui passe sous silence toutes les formes de solidarité qui fondent les politiques publiques, au **déterminisme héréditaire** qui ignore les parcours de vie individuels, au **parallélisme psychophysiological** qui oublie que la conscience et la pensée ne sont pas des objets matériels comme les autres, à **l’usage du modèle causal en histoire**, prisé par les médias et les hommes politiques, qui prônent une vision simpliste du passé et les certitudes sur l’avenir, etc.

D’aucune manière ces affirmations ne se placent en opposition aux recherches quantitatives en SHS ; **comme toutes les sciences, les SHS se définissent par leurs objets d’étude, par les méthodes de recherche, et par les modalités de la validation des connaissances qu’elles produisent** (souvent hors laboratoire, comme, de toute évidence, c’est par exemple le cas de l’histoire). De même que les sociologues étudient le comportement grégaire de certaines espèces animales, n’importe quel objet des SHS peut être soumis à des analyses quantitatives de toutes sortes, mais **le calcul se fait toujours dans un cadre conceptuel** qui, lui, n’est pas démontrable par la même méthode quantitative. Ce cadre théorique exprime la compréhension préalable du phénomène ou de l’objet étudié, et il serait illusoire de penser que la modélisation des phénomènes et objets des SHS puisse s’imposer de manière absolue, avec nécessité et une fois pour toutes, ne serait-ce que parce que le chercheur ne peut jamais être certain de travailler sur un schéma complet qui décrirait tous les paramètres déterminant la réalité en question.

Est donc naturaliste celui qui veut connaître ce qu’il ne comprend pas. L’émergence à notre époque de diverses formes de mysticisme, ou d’autres obscurantismes, n’est pas sans rapport avec ce constat ; le mysticisme est un naturalisme, une sorte de connaissance immédiate qui voudrait échapper à la complexité des procédures de connaître. Il refuse d’interroger la place des connaissances dans la culture.

6. Comprendre, c’est connaître le sens des phénomènes étudiés. Cette compréhension est sous-entendue par le modèle théorique, que les résultats de la recherche obligent parfois à revoir. La compréhension s’affine au fur et à mesure que les connaissances progressent. La logique circulaire, qu’on désigne par le terme d’**anneaux herméneutiques**, est propre à la recherche en SHS, y compris dans son processus historique, où la compréhension conditionne l’acquisition des connaissances, et les connaissances modifient la compréhension. Les recherches quantitatives servent à démontrer des hypothèses, tandis que les hypothèses expriment – consciemment ou non, explicitement ou non – une certaine interprétation des faits sociaux, psychiques, culturels, etc.

7. Il peut arriver que deux hypothèses différentes, voire opposées, soient démontrées à l’aide des mêmes corpus de données ou de documents ; la Seconde Guerre mondiale peut apparaître tantôt comme un projet fou d’un groupe d’individus qui détournent pour sa réalisation divers instruments politiques d’État, et tantôt comme le résultat d’une logique implacable, indissociablement industrielle et financière, qui aboutit fatalement au désastre. C’est **la limite de l’objectivité des connaissances en SHS, souvent confondue avec le relativisme.** Cette limite renvoie au modèle spécifique d’objectivité des SHS où les connaissances ne sont pas valables indépendamment des données et de la méthode utilisées, mais seulement en vertu d’elles comme leurs prémisses non sépara-

bles des résultats scientifiques. Il est tout à fait important, comme le prévoit l'actuelle politique des données de recherche, de pérenniser les données et de les rendre publiques afin que soit possible la reproduction et/ou la vérification des résultats scientifiques obtenus à partir d'elles.

De surcroît, le contexte, notamment historique, peut revaloriser ou, au contraire, marginaliser certaines théories et connaissances scientifiques : les théories du changement climatique en sont l'exemple le plus récent. Ce phénomène a donné lieu à la **théorie de l'obstacle épistémologique**⁸ : ce qui dynamise le développement scientifique d'une époque peut devenir un frein pour l'époque qui suit, et par conséquent le progrès scientifique peut entraîner la destruction ou la marginalisation des acquis scientifiques de l'époque qui l'a précédée.

En SHS, l'objectivité se construit progressivement, elle est susceptible de divers degrés, et elle n'est jamais définitivement achevée. Prétendre le contraire, c'est s'exposer à un danger totalitaire, selon Paul Ricœur.

8. Ce modèle de l'objectivité spécifique dans les SHS n'est pas sans rapport avec la nature de la réalité qu'elles étudient. **La réalité sociale et historique est polyvalente**, elle porte en elle l'indétermination qui est l'autre face de ses sens multiples. **Ce n'est pas la même chose que le relativisme** qui prône une légitimité égale des diverses connaissances d'un seul et même objet ; ici, on pose que **la réalité socio-historique ne se laisse pas connaître de manière exhaustive et définitive**, tout en réaffirmant la nécessité de règles strictes de la validation des connaissances. Le danger auquel nous sommes confrontés aujourd'hui, c'est l'évaluation bureaucratique et indirecte de la recherche qui occulte la validation des connaissances elles-mêmes : on évalue comme importantes les publications dans les « revues classées », et on se soucie peu des connaissances qu'elles véhiculent. On en connaît les dérives : non seulement les rétractations de plus en plus fréquentes d'auteurs peu scrupuleux, ou les célèbres affaires médiatiques (falsification de données, résultats non reproductibles, plagiats, embellissement des résultats, etc.), mais encore un jeu de pouvoir stérile entre divers courants scientifiques par revues interposées, certaines disciplines étant touchées plus que d'autres par ces phénomènes pernicioseux.

Or ce sont, précisément, les éclairages cognitifs multiples, par définition complémentaires, qui permettent de connaître la réalité sous toutes ses facettes ; c'est la somme de ces connaissances qui rend la réalité sociale compréhensible, et aucune voie d'accès par la science à la réalité socio-historique, économique et culturelle, ne doit être négligée ; toutes contribuent à rendre des services à la société, à ses membres, à leur culture et leur compréhension pluriel des mondes dans lesquels ils vivent. Autant il fait sens qu'un chercheur défende une approche particulière dans sa discipline, car, dans les SHS, on l'a vu, le choix de l'objet de recherche et du modèle épistémologique peut impliquer – voire implique toujours, mais pas toujours consciemment – une façon de comprendre la réalité et, partant, un choix de valeur ou une sensibilité politique ; autant, sur le plan de la politique scientifique (valorisation des SHS), tout comme sur le plan éditorial d'ailleurs (diffusion des SHS), il faut admettre la complémentarité, ne serait-ce que dialectique, de tous les courants et modalités de connaître dans les SHS.

Selon le contexte d'inscription, les axiomes méthodologiques choisis et les démarches adoptées, selon les archives dépouillées et les données disponibles, selon les modélisa-

⁸ Pierre Duhem, Gaston Bachelard, Karl Popper, Thomas Kuhn.

tions utilisées, etc., le divers culturel se laisse connaître d'une certaine manière, qui n'en épuise jamais tous les aspects. On ne pourrait prétendre à en détenir la connaissance complète et définitive, y compris parce que **les résultats scientifiques sont une création : une construction des concepts et une production des connaissances, et non pas un simple reflet ou une représentation de ce qui existe**. La Seconde Guerre mondiale a été à la fois un projet politique délirant, une logique propre au complexe industriel et bancaire, et bien plus encore ; le nazisme a été revendiqué comme **un primitivisme, c'est-à-dire un naturalisme radical, réduisant le sens à la pure force**, tandis que la réalité humaine est un jeu entre le sens et la force : pulsion et symbole en psychologie ; force productive et aliénation (comme perte du sens) en économie ; interprétation (littérature comme système) et publicité en édition littéraire (définition sociologique de l'œuvre) ; apprendre par cœur et comprendre en éducation ; image et parole en art et en industrie culturelle ; démocratie et république dans la cité ; performance et pratique populaire en sport ; insertion professionnelle et lien social ; etc.

9. La polyvalence en question fait que **la réalité culturelle ne se laisse pas enfermer dans un seul système théorique ou épistémologique**. C'est une forme de rationalité qui a conduit G.W.F. Hegel, à la fin du XIX^e siècle, à vouloir rendre compte de toute la réalité dans un seul système philosophique ; mais comment faire entrer la folie dans un système entièrement rationnel ? On lui a donc reproché une **ambition** irrationnelle, et une absence de méthodes empiriques pour produire les connaissances. Il faut à tout prix éviter le même écueil, cette fois avec les méthodes empiriques, elles-mêmes multiples, comme sont multiples les expériences, individuelles et collectives, qu'on a de la culture et de la société !

En effet, en psychologie, sociologie, géographie, histoire, archéologie, etc., il peut y avoir plusieurs méthodes, et donc **plusieurs disciplines au sein d'un seul et même champ disciplinaire**. Il n'y pas une seule psychologie, il y en a plusieurs. Aussi est-il incohérent de réclamer que ces disciplines soient évaluées avec les mêmes indicateurs que, par exemple, la chimie et la physique, dont **l'objectivité est universelle, c'est-à-dire valable pour tous les sujets**, comme l'est l'uniformité de la nature, ce qui conduit ces disciplines à s'organiser sur le plan international en un seul et unique réseau scientifique ; cela est inconcevable touchant les divers champs disciplinaires des SHS. De même, le facteur d'impact (qui mesure le nombre moyen de citations par article publié dans une revue donnée), mis à part son caractère commercial, est un critère dérisoire au regard des enjeux des SHS, quand on sait notamment que, dans certaines disciplines, on ne cite des auteurs que pour les critiquer, que, dans d'autres, le nombre de citations est une marque de scientificité, tandis que dans d'autres encore les auteurs se citent mutuellement pour satisfaire le système d'évaluation et en tirer profit.

Ce critère est d'autant plus inadapté que la culture – que les SHS se proposent de connaître et dont elles font partie –, ne supporte pas, précisément, qu'on l'assigne à une seule fin, un seul objectif, une seule aptitude ou une seule excellence⁹. Inspiré par l'uniformité de la nature, le naturalisme consiste justement à refuser cette polyvalence qui est le trop-plein à l'origine de l'indéterminisme de la réalité socioculturelle, marquée par l'incertain, le fortuit, l'inattendu, ainsi que par ce qui peut sembler superflu, inutile ou oiseux, comme l'art, par exemple, mais qui se loge finalement au cœur de la culture. Et ce notamment parce que **l'inattendu et l'imprévisible sont l'autre face du caractère**

⁹ Certains classements académiques, comme Multirank, essaient d'en tenir compte, mais n'ont jamais réussi à s'imposer à travers les médias.

créateur, tellement prisé ces derniers temps. Il serait contradictoire de vouloir en même temps le favoriser et vouloir lui imposer des limites pour le maîtriser (ou alors on ne dit pas tout et on voudrait mettre la créativité au service exclusif d'une fin qu'on se garde d'avouer).

Faut-il rappeler à notre époque, dont l'enthousiasme pour l'intelligence artificielle est sans limites, que le test de Turing pour discerner si l'interlocuteur est un humain ou une machine repose sur **le caractère imprévisible des réponses, ce qui est un trait spécifiquement humain**. La simplicité du test Captcha, variante commerciale des tests de Turing, est à verser au dossier de la distinction entre la nature et la culture visuelle, entre regarder et voir.

10. La culture est cette richesse non maîtrisable de fins et cette variété de modes d'existence possibles. Emmanuel Kant – qui à l'époque des Lumières théorise la méthode critique en philosophie – constate que **la culture est « la production de l'aptitude d'un être raisonnable à de quelconques fins en général¹⁰ »**. Remarquable est cette mise en garde : le danger c'est d'assigner à la culture des finalités déterminées, qu'on croit éventuellement avoir décelées dans la nature, ou de vouloir l'uniformiser, l'appauvrir et, de la sorte, la dénaturer. Conformément à la distinction nature/culture, **le naturalisme est l'inculture qui voudrait se débarrasser de l'incertain et de l'inattendu**, et de toutes les richesses propres à la culture qui ne sont pas quantifiables et maîtrisables. Exclusif de la culture scientifique des SHS, le naturalisme sert incidemment à ne pas interroger la pertinence de l'économie libérale comme l'unique paradigme d'organisation financière, industrielle et commerciale du monde.

L'opposition entre le naturalisme et les sciences humaines et sociales correspond *grosso modo* à la distinction développée par Paul Ricœur, notamment dans les trois volumes de *Temps et récit*, entre la voie courte et la voie longue : à une première compréhension spontanée (voie courte, toujours incertaine et approximative, une forme de pressentiment qui exprime l'attitude non instruite, et étant à ce titre toujours susceptible de révision), les sciences humaines et sociales, ainsi que l'interprétation qu'elles affinent, ajoutent **de longs détours par les objectivations** telles que les signes, les symboles et autres pratiques culturelles, l'analyse du discours et les sciences du langage, les œuvres d'art et de littérature, les études du lien social et l'anthropologie des usages, etc., détours qui garantissent l'inscription de son objet d'étude dans l'ensemble du contexte sociohistorique, et lui offrent **une vue synoptique, garant d'une prise en compte de la complexité du réel étudié**. C'est pour cela que la construction de l'objectivité dans les SHS est difficile, longue et laborieuse ; pourtant, plus les médiations sont nombreuses, mieux est garantie l'objectivité des connaissances.

11. Sur ce fond, il est plus facile de comprendre que **l'humanité est un concept politique qu'aucune découverte ou pseudo-découverte scientifique ne saurait mettre en question**. C'est de cette manière uniquement qu'on peut couper radicalement l'herbe sous le pied des toutes les formes de racisme, et formuler cette question brûlante : quand l'homme n'est pas un citoyen (par exemple français), a-t-il accès aux droits de l'homme, pourtant déclarés universels, qui constituent un concept indissociablement philosophique, juridique et politique ? Le genre est – de même – une notion culturelle qu'aucune détermination naturelle ne saurait remettre en question. Si la distinction en-

¹⁰ Emmanuel Kant, *Critique de la faculté de juger* (1790), trad. A. Renaut, Paris, Aubier, coll. « Bibliothèque philosophique », 1995, § 83, p. 429 ; je souligne.

tre nature et culture – et donc entre le naturalisme et la culture scientifique des SHS – était clairement présente dans notre culture, dans nos mentalités et dans notre quotidien, **le racisme et l’homophobie** disparaîtraient, car **ils sont – aussi – des formes répandues d’ignorance, qui ne peuvent se développer que sur fond d’inculture scientifique. La filiation** – encore un autre exemple – **est culturelle et non biologique** : sont parents ceux qui élèvent l’enfant, ce que ne saurait mettre en question l’empreinte génétique ; la notion de « parents biologiques » est une autre forme de naturalisme, non dépourvue de divers dangers.

Diverses tendances à l’œuvre dans les sociétés contemporaines font qu’il devient de plus en plus évident que dans bon nombre de projets de recherche en SHS, les questions épistémologiques sont indissociables des interrogations éthiques qui peuvent être liées à la protection et à la gestion des données personnelles, mais également au statut, éventuellement vulnérable, des populations étudiées, ou encore aux visées des enquêtes, voire à la rigueur des méthodes utilisées. La société est en train de prendre conscience des enjeux politiques liés à la place des SHS en son sein.

12. Sur le fond de ces analyses, il est également plus facile de comprendre que **les SHS sont par définition pluri- et transdisciplinaires**. Il faut l’admettre comme un acquis et travailler pour surmonter des obstacles là où diverses pratiques et cultures disciplinaires en ont érigé. Il faut le faire avec intelligence, c’est-à-dire sans mettre en danger les compétences disciplinaires spécifiques, notamment dans les études doctorales, mais favoriser les formations pluridisciplinaires et créer des outils pour favoriser les croisements des savoirs disciplinaires dans les projets de recherche (des appels à projets, ANR et UE, peuvent constituer de vraies opportunités). Un témoignage datant de 1943 peut se substituer à de longues démonstrations et appels à l’interdisciplinarité, puisque celle-ci est le cœur même des humanités : « Un “archéologue”, à la tête d’un département des “beaux-arts” à l’université, a récemment recommandé à un “peintre” les conférences sur la “couleur” données par un “physicien” dans le cadre du cours “optique” proposé au département de “zoologie”¹¹. »

13. C’est à la lumière de ces principes généraux, brièvement exposés ici, à la lumière de la théorie de la connaissance et des enjeux ainsi éclairés de la place des SHS dans la société, et à la lumière des dangers que peut entraîner leur ignorance, voire le mépris à leur égard (un phénomène hélas régulièrement constaté), que doivent être **interrogées la valorisation des SHS et la diffusion des connaissances qu’elles produisent**. En effet, la communication sur les méthodes des SHS – ce à quoi s’attelle le présent écrit – est au cœur de la culture scientifique si l’on considère, et si l’on veut faire reconnaître, les sciences humaines et sociales comme sciences.

Les SHS favorisent et perfectionnent la compréhension de la réalité sociale et culturelle. Aussi **la diffusion des travaux scientifiques des SHS** – et donc l’édition scientifique – doit être considérée par les politiques publiques comme **l’offre culturelle par excellence** ! La politique de la science ouverte va entièrement dans ce sens.

La compréhension est déjà une **valorisation** au sens le plus large du terme, mais **elle ne s’obtient pas facilement – ni immédiatement, ni par une voie simple, courte et rapide** – car elle repose sur une culture, culture scientifique au sens complet du terme, intégrant les SHS. Or, la culture, on l’a vu, est une disposition à comprendre une pluralité

¹¹ Ad Reinhardt, « Paintings and Pictures », dans *Art-as-Art. The Selected Writings of Ad Reinhardt*, B. Rose (éd.), Berkeley & Los Angeles, University of California Press, 1975, p. 120.

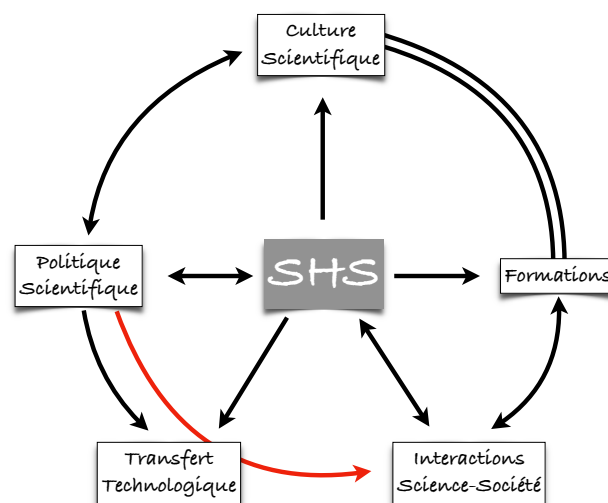
illimitée de sens et de significations, d'objets et d'objectifs, de phénomènes et d'expériences, de modes de vie et de valeurs, de cultures et de façons de parler, etc.

Promouvoir la culture scientifique des SHS par tous les moyens, c'est éduquer à la culture tout court, et, partant, prévenir le danger de voir la culture rabattue sur la nature, ce qui est une forme de primitivisme, faisant *in fine* appel à la force et à la loi léonine, négations de la culture.

14. Les voies de la valorisation sont diverses et le moment présent, marqué par de multiples crises que traversent les sociétés (les injustices et les migrations à grande échelle, l'effondrement des politiques publiques, la crise environnementale : changement climatique, pollutions multiples, destruction de la biodiversité, etc.), crée **des opportunités inédites pour la promotion de la culture scientifique des SHS**, dont l'utilité consisterait à identifier et traiter les causes de ces crises et non seulement les effets. Mais **il faut abandonner l'espoir de trouver une panacée qui – miraculeusement – remédierait au manque de reconnaissance des SHS dans les politiques actuelles** ; on n'obtiendra des résultats significatifs qu'à travers un travail organique, sur tous les fronts, qui vont de la vulgarisation (bien comprise) à la collaboration avec les collectivités territoriales, de la recherche-action en faveur des milieux défavorisés à la création de start-up, du militantisme au lobbying politique, etc.

Aucun public ne doit être privilégié (le personnel politique, le personnel des médias, le personnel de l'éducation, les programmes scolaires pour les jeunes et la formation tout au long de la vie, etc.). La culture, on l'a vu, est **l'aptitude de tous les êtres humains** à toutes les sortes de fins ; n'y change rien le fait qu'il soit question ici de la culture scientifique des SHS. Absolument toutes les couches de la société sont concernées, y compris les personnes dites désaffiliées avec lesquelles s'agit de retisser du lien social, complètement rompu.

Aucune voie de valorisation ne doit être négligée : a. la promotion de la culture scientifique, b. les interactions entre la science et la société dans toute la richesse de ses possibles, c. la politique scientifique à tous les niveaux (académique, territorial, national, européen), d. le transfert des technologies.



a. **Les formations universitaires restent la principale voie de la transmission de la culture scientifique.** Les colloques et l'édition scientifique la complètent, rendant les recherches en SHS accessibles à l'ensemble des publics académiques, mais aussi aux publics non académiques, professionnels ou amateurs ; là est la principale différence, souvent négligée par les financeurs publics, d'avec les congrès en médecine ou les sciences dites dures, qui fonctionnent en réseaux académiques et professionnels, tandis que, dans les SHS, les colloques s'adressent en droit à tous les publics et il est important de préserver l'accès libre à ces manifestations. **À la vulgarisation comprise comme pédagogie populaire** (promotion des connaissances scientifiques et de la compréhension de la réalité sociale qu'elles rendent possibles) **s'offre une infinité de supports possibles** : ouvrages de vulgarisation et manuels, articles d'encyclopédies, dictionnaires ou guides, cycles de conférences publiques ou de collections éditoriales, interventions à la radio, à la télévision ou dans la presse écrite, aussi bien pour commenter l'actualité que pour participer à des débats publics, interventions dans des manifestations professionnelles ou publications dans des revues professionnelles, etc., **sans oublier de nouveaux formats à investir, tels les MOOC (*massive open online course*) ou les chaînes de télévision universitaires**¹² qui peuvent devenir en même temps des archives des manifestations scientifiques. Toutes ces activités, et en particulier la médiation scientifique (fête de la science, débats et actions science-société, etc.), doivent être mieux prises en compte dans les missions des enseignants-chercheurs et des chercheurs. Les services d'IST (information scientifique et technique) ont également un rôle important à jouer dans la promotion de la culture scientifique des SHS, notamment à travers la politique de la science ouverte, par exemple en accompagnant la création des épi-revues¹³, ou en mettant à la disposition du grand public des centres de ressources documentaires comprenant émissions de télévision (INA), films, vidéos, spectacles, expositions, etc. Certains de ces centres, qui sont des plateformes ouvertes sur l'extérieur, peuvent permettre à la fois de recueillir les données (archives populaires) et de servir des finalités auxquelles a répondu leur création. **Dans le cadre de la politique de la science ouverte, les SHS doivent (ré)inventer et réactualiser l'éducation populaire** (universités populaires) et/ou la **presse scientifique grand public**, qui n'ont d'ailleurs pas complètement disparu du paysage culturel.

Offre culturelle de valeur, à la fois concurrente et complémentaire de l'industrie culturelle, les SHS pourrait également tirer avantage de la politique des campus culturels. En effet, les programmations ambitieuses dans certaines disciplines, par exemple en cinéma, deviennent rares, alors que la demande sociale reste forte. Encadrées par les compétences scientifiques, mais sensibles à la pratique populaire de la création, notamment par les étudiants, les programmations en musique, arts plastiques, théâtre ou littérature (résidence, concours de poésie, ateliers d'autoédition, etc.) pourraient s'articuler aux conventions établies avec les musées, théâtres, fonds régionaux d'art contemporain, etc., en articulant le lien entre la création, la recherche et la formation.

b. Dans la *Crise de l'humanité européenne*, Edmund Husserl pointe la rupture entre les connaissances scientifiques et les savoirs de la vie quotidienne et ses certitudes pratiques comme un des facteurs majeurs de la crise de la civilisation occidentale. Ces analyses puissantes peuvent inspirer encore aujourd'hui les SHS dans leur collaboration avec la société civile, le monde associatif ou les collectivités territoriales. Les SHS ont tout intérêt à expérimenter le dépassement du modèle diffusionniste des connaissances, qui

¹² Cf. L'Air d'u de l'université Rennes 2.

¹³ Revues électroniques en libre accès alimentées par des articles déposés dans les archives ouvertes.

contribue à cette crise, afin de **s'enrichir des savoirs détenus par les acteurs de la vie sociale** (professionnels, associations, élus locaux, militants, etc.), savoirs déjà distribués dans les pratiques sociales et les politiques publiques. Un tel croisement des savoirs peut non seulement remédier à la rupture, décrite par Husserl, entre les savoirs académiques et les savoirs pratiques de tous les jours, en constituant notamment un retour d'informations (*feedback*) permettant la formulation de projets de recherche davantage articulés aux besoins identifiés, voire vécus par les acteurs mêmes de la vie sociale.

C'est notamment pour favoriser un tel modèle que le dispositif CIFRE (conventions industrielles de formation par la recherche) a été étendu aux associations, fondations ou collectivités territoriales ; les SHS sont ainsi devenues éligibles pour les financements des recherches doctorales déterritorialisées dans des organisations non académiques. Certaines formations en master fonctionnent également selon ce modèle des savoirs croisés, et ce dans plusieurs domaines (travail social, patrimoine, économie sociale et solidaire, santé, sciences de l'éducation, sciences du sport, etc.) où, encadrés par les scientifiques, les étudiants réalisent une partie de leur formation sur le terrain et bénéficient à ce titre des compétences et de l'expertise de divers acteurs, professionnels ou non. **Il est déterminant pour l'avenir des SHS de valoriser le rôle des étudiants dans la promotion des compétences scientifiques, notamment en en faisant des acteurs du territoire de leur implantation** ; il est déterminant pour les universités de SHS de se doter d'une politique globale qui articule dispositifs de soutien, évolution des formations et leur labellisation, invention de nouveaux métiers, contrats de recherche avec les collectivités territoriales (autre chose que les dispositifs par lesquelles celles-ci financent la recherche), etc.

La FTLV (formation tout au long de la vie) constitue également une opportunité de première importance dans la valorisation des SHS : diplômes universitaires (DU) s'adressant à des publics spécialisés, contrats en alternance, stages obligatoires dans le cadre des formations, stages courts offerts au monde socio-économique sur la base des compétences développées dans les laboratoires SHS, etc. Les financements de l'UE iront loin dans ce sens dans les décennies à venir : les universités SHS doivent se positionner dans cette perspective.

De ces multiples expériences pourraient naître des **services universitaires à la collectivité qui assureraient une médiation entre les universités et la société** partout où les SATT (sociétés d'accélération du transfert de technologies) n'interviennent pas, soit parce que leur modèle économique ne le permet pas, soit parce que leur mission est limitée à la sécurisation juridique du « transfert ». En effet, les SATT ne sont pas conçues pour envisager une interaction pouvant aboutir à la contribution des chercheurs aux politiques publiques (dans lesquelles la création de la valeur ne s'accompagne pas nécessairement du transfert de fonds), à la formulation de nouvelles problématiques de recherche, etc. Ces services pourraient soit prendre en charge l'ensemble des missions décrites ci-dessus, soit seulement la partie liée aux recherches collaboratives ou aux recherches-actions, mais dans tous les cas de figure, l'accent sera mis sur la co-construction de projets de recherche au lieu que l'activité de consultance et d'expertise ne repose sur la prééminence des connaissances académiques sur les savoirs pratiques. Là est la principale différence d'un tel service, qui mise sur des **interactions** entre les SHS et leur environnement social (comprenant la culture et l'économie), par rapport au **transfert** de technologies, qui, lui, n'agit que dans un seul sens.

c. **La politique de la recherche** et la promotion de la culture scientifique sont deux champs d'action qui se rejoignent à plusieurs endroits. La première n'est possible que

sur fond de la seconde, et l'un de ses objectifs est, précisément, d'œuvrer à l'enrichissement des programmes scolaires et des nomenclatures ministérielles afin que le qualificatif « scientifique » ne renvoie pas exclusivement aux sciences de la nature. Mais ce n'est pas la politique scientifique seule qui produirait de tels effets : même si l'on obtenait de telles infléchissements, l'élaboration des programmes restera toujours à la charge de chercheurs, et les compromis seront difficiles à construire, notamment au sein des grands champs disciplinaires. Il faut entendre la politique de recherche comme des actions structurées à tous les niveaux, aussi bien locales que nationales : celui des établissements, celui des territoires et celui de l'Union européenne, cet ensemble impliquant bien sûr une politique internationale. C'est de la densité de toutes ces relations qu'on peut attendre que se produisent des interactions entre la science (SHS) et la société. Un champ immense sur lequel des expérimentations sont en cours concerne les territoires où sont implantées les universités¹⁴ : les SHS doivent se montrer entreprenantes sur les dossiers de leurs transformations (autonomie énergétique, territoires « zéro chômeur », transition agricole, etc.). En parallèle, le lobbying politique doit susciter des travaux scientifiques sur les méthodologies et l'histoire des sciences humaines et sociales ; il doit également aboutir à des travaux sur les indicateurs appropriés pour évaluer l'impact humain, social, culturel et économique des interactions entre les SHS et la société, quitte à admettre, on l'a vu, que leur usage bureaucratique ne soit pas fiable dans certain cas, du moins en dehors de l'évaluation par les pairs.

La flèche rouge sur le schéma ci-dessus indique la relation déterminante pour l'avenir et la reconnaissance des SHS : obtenir que les politiques scientifiques à tous les niveaux tiennent compte de l'immense richesse des interactions entre la science et la société, y compris là où il n'y a pas de transfert de technologies, où il n'y a pas de flux financiers (par exemple les contributions de la recherche aux politiques publiques), ou encore là où il est difficile – voire impossible – d'estimer l'impact économique de leurs travaux, notamment parce que la valeur produite concerne par exemple la création culturelle ou le bien-être des individus. Sur ce point, la promotion de la culture scientifique (des SHS) rejoint et conditionne la politique scientifique conduite par les instances non universitaires. Il nous faut des politiques fortes en faveur de la promotion de la culture scientifique des SHS, et les universités SHS doivent donner l'exemple.

d. Le transfert des technologies (brevets, logiciels, LabCom, contrats de recherche avec les entreprises, start-up, outils d'aide à la décision, certaines banques de données, etc.) n'est pas le modèle principal de la valorisation des SHS. Aussi bien en termes économiques qu'en termes épistémologiques, il est marginal, mais il est politiquement important, car aux yeux des décideurs et des médias, il donne des gages de l'utilité socio-économique des SHS. Les points de vigilance sont les suivants :

- éviter une réduction des SHS au rôle d'auxiliaires chargés de la question d'acceptabilité par rapport aux nouvelles technologies et méthodes de management, car ce serait la négation de l'esprit critique dont elles sont protectrices et garantes ;
- éviter conflit, à maints titres (logiciels libres, utilisation des données publiques de recherche et rétention des données produites avec le financement privé, etc.), du modèle économique du marché avec la politique des archives ouvertes¹⁵ (*open*

¹⁴ Cf. le récent colloque à Nîmes de l'AVUF (Association des villes universitaires de France), 28 mars 2019, ainsi que la convention que celle-ci a signée avec la CPU en 2010.

¹⁵ On le voit très clairement dans le bras de fer engagés par les universités et divers pays avec les grands éditeurs scientifiques internationaux : Springer, Elsevier, etc.

- access*), y compris l'opacité des algorithmes décisionnaires, ainsi qu'avec les politiques publiques ;
- surveiller la fragilité des start-up dont le taux de dépôts de bilan est très élevé.

15. Synthèse méthodologique. Divers principes méthodologiques exposés ci-dessus convergent dans la reconnaissance de la complexité des objets et phénomènes étudiés par les SHS, et le schéma ci-dessus illustre l'interdépendance de divers aspects de la valorisation des SHS. La seule conclusion valable qu'on pourrait en tirer est qu'il s'agit d'une problématique multifactorielle et que la politique de la valorisation a vocation à actionner tous les leviers possibles pour favoriser les interactions entre la science (SHS) et la société. La reconnaissance des SHS comme sciences, de leur importance dans la société et dans la construction de l'avenir par-dessus les crises actuelles ne viendra que lorsque toutes ces voies d'accès par la connaissance à la réalité humaine, sociale et culturelle seront activées. On achèvera alors la conquête du monde à travers le sens.